

MICHEL IZARD

Walter Benjamin et le surréalisme*

La publication en français de l'énorme dossier du *Passagenwerk* sous le titre *Paris, capitale du XIXe siècle. Le Livre des Passages*¹ permet de prendre la mesure de l'œuvre de Walter Benjamin en son entier et de l'importance qu'a occupé dans son développement, à partir de 1927, le projet sur les Passages, lui-même inséparable du projet d'une étude sur Baudelaire, qui prendra définitivement forme vers 1937². Cette parution donne en outre

*. Le texte ci-dessous a fait l'objet en juin 1990 d'une publication hors commerce dans la série DOCSUR-Documents sur le surréalisme, n° 12, reprise ici à l'identique.

1. *Paris, capitale du XIXe siècle. Le Livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste d'après l'édition originale établie par Rolf Tiedemann, avertissement du traducteur, introduction par R. Tiedemann, Paris, Éditions du Cerf, coll. « Passages », 1989. Sur le *Passagenwerk*, titre allemand de l'ouvrage en devenir sous sa dernière forme internationalement devenue son titre de référence, voir *Walter Benjamin et Paris*. Colloque international 27-29 juin 1983, édité par Heinz Wismann, liminaire de H. Wismann, Paris, Éditions du Cerf coll. « Passages », 1986, et plus particulièrement les contributions de Remo Bodel, Bernd Witte, Hartmut Engelhardt, Jacques Leenhardt, Gianni Carchia, Rita Bishof et Elisabeth Lenk, Fabrizio Desideri. Ci-dessous, nous ferons notamment référence aux *Œuvres* de Benjamin traduites par Maurice de Gandillac, préface de M. de Gandillac, notice biographique de Friedrich Podkus, Paris, Denoël, « Dossiers des Lettres Nouvelles », Paris, 1971, 2 vol.: I- Mythe et violence, II – Poésie et révolution, et à la *Correspondance*, édition établie par Gershom Scholem et Theodor W. Adorno, traduction de Guy Petitdemange, notice biographique, préface des éditeurs, postface de G. Petitdemange: « Treize facettes de Walter Benjamin au fil de ses lettres », Paris, Aubier-Montaigne, 1979, 2 vol.: I- 1910-1928, II- 1929-1940. Sur l'architecture des passages, signalons, parue en français, la somme de Johann Friedrich Geist, qui a su puiser dans Benjamin: *Le Passage. Un type architectural du XIXe siècle*, traduction de Marianne Brausch, Paris, Pierre Mardaga, 1989.

2. Baudelaire est présent dans la réflexion et l'œuvre de Benjamin dès 1914-1915. En 1923, il traduit les *Tableaux parisiens*. Dans les deux « Exposés » de 1935 et 1939, qui présentent le plan d'ensemble du *Passagenwerk*, l'une des sections est intitulée « Baudelaire et les rues de Paris ». C'est vers 1937 que Benjamin entreprend la rédaction d'une étude sur Baudelaire. En 1938, Benjamin envoie à ses amis de l'Institut für Sozialforschung, replié à New York, la seconde partie de son essai, seule achevée, intitulée: « Le Paris du Second Empire chez Baudelaire », dont la publication dans le Zeitschrift de l'Institut lui est refusée, ce que Benjamin ressent d'autant plus durement que sa dépendance financière à l'égard de l'Institut réduit sa liberté d'argumentation face à une décision qui procède d'une mise en cause de ses positions théoriques: en substance, Adorno fait grief à l'analyse benjaminienne de n'être pas marxiste (*Correspondance*, II, p. 267-282 pour la lettre d'Adorno et la réponse de Benjamin). En 1939, Benjamin adresse à New York le texte « Sur quelques thèmes baudelairiens », qui obtient

une actualité nouvelle à la question des rapports que Benjamin a entretenus avec le surréalisme. On se contentera ici de proposer quelques repères bibliographiques.

En mars 1926, Benjamin vient à Paris³ pour y rejoindre Franz Hessel⁴, avec lequel il doit entreprendre une traduction d'*A la recherche du temps perdu* à la demande d'un éditeur berlinois. Hessel connaît bien Paris, où, avant la guerre, Henri-Pierre Roché⁵ l'a introduit dans les milieux artistiques et littéraires, et on l'imagine initiant Benjamin à cet art de la flânerie qu'il savait cultiver, autant à Paris qu'à Berlin. Pour Benjamin, les deux précédentes années (1924-1925) ont été marquées par des événements décisifs pour l'orientation de son œuvre et de sa vie. Une satisfaction: la publication par Hofmannsthal, dans les *Neue Deutsche Beiträge* de Vienne, de son essai sur *Les Affinités électives* de Goethe⁶, écrit en 1922; une déception ambiguë: le refus par l'Université de Francfort de lui accorder l'Habilitation pour sa thèse sur *L'Origine du drame baroque allemand*⁷, qui sera publiée en 1928; la rencontre d'une femme: Asja Lacis⁸. C'est en 1924, à Capri, que Benjamin fait la connaissance de celle qu'il présente à Scholem⁹ comme une « révolutionnaire russe de Riga, une des femmes les plus exceptionnelles que j'aie rencontrées ». Asja Lacis est metteur en scène; communiste, c'est une militante de l'agit-prop théâtral: elle va s'employer à rapprocher Benjamin

l'imprimatur de l'Institut. Cette affaire a fait l'objet d'un vif débat en Allemagne en 1967-1971; cf. la note 1 de la préface de Jean Lacoste à sa traduction des textes de Benjamin sur Baudelaire: *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Paris, Payot, « Critique de la politique », Petite Bibliothèque Payot, 1982; outre les deux textes cités ci-dessus, on y trouve aussi « Zentralpark. Fragments sur Baudelaire »; « Sur quelques thèmes baudelairiens » figure dans le recueil des *Œuvres*, II, p. 225-275.

3. Benjamin connaissait Paris pour y avoir passé des vacances en mai 1913; ce séjour fut pour lui une « expérience inoubliable » (E Podkus).

4. La vie et l'œuvre de F. Hessel font l'objet d'une présentation de Jean-Michel Palmier, sous le titre « Le flâneur de Berlin », en introduction à *Promenades dans Berlin*, traduction de Jean-Michel Beloeil, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, coll. « Débuts d'un siècle », 1989; cette édition est complétée par la traduction du compte rendu du livre de Hessel par Benjamin, paru l'année de la sortie de l'ouvrage de 1929, *Le Retour du flâneur*.

5. Hessel est de douze ans l'aîné de Benjamin; avant la guerre, il a fait plusieurs séjours à Paris; la rencontre avec Roché date de 1906.

6. *Œuvres*, I, p. 161-260.

7. Traduction sous ce titre par Sybille Muller avec le concours d'André Hirth, préface d'Irving Wohlfarth, Paris, Flammarion, coll. « La philosophie en effet », 1985.

8. Certains des écrits d'Asja Lacis ont été publiés en français, dans une traduction de Philippe Ivernel, d'après l'édition établie par Hildegarde Brenner, sous le titre *Profession révolutionnaire. Sur le théâtre prolétarien. Meyerhold, Brecht, Benjamin, Piscator*, introduction de P. Ivernel, postface de H. Brenner, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, coll. « Débuts d'un siècle », 1989. Autour de Benjamin, consulter les pages 71-113, à compléter par le *Journal de Moscou* de Benjamin, traduction de Jean-François Poirier, préface de Gershom Scholem, Paris, L'Arche, 1983.

9. *Correspondance*, I, p. 321.

politiquement du communisme « radical » et philosophiquement du marxisme¹⁰; c'est par son intermédiaire que Benjamin et Brecht se rencontreront en 1929¹¹.

Benjamin séjourne à Paris de mars au début de l'été 1926 (il voyage ensuite en France jusqu'en septembre), puis pendant l'été de 1927; c'est entre ces deux périodes que se situe le voyage à Moscou, où travaille alors Asja Lacis. Sur Benjamin à Paris, nous ne disposons, sauf erreur, que du témoignage direct de Gershom Scholem¹² pour le séjour de 1927, auquel il faut évidemment ajouter les lettres de Benjamin qui ont été conservées, dans lesquelles on chercherait d'ailleurs en vain une chronique de sa vie parisienne. En 1927, Benjamin habite Montparnasse, il fréquente la Coupole et le Dôme, donne libre cours à son goût pour le cinéma, les pièces du Grand Guignol et les romans policiers. Scholem évoque l'intérêt véritablement passionné que son ami porte au surréalisme: « A [son] admiration pour Valéry s'opposait, d'un autre côté, l'intérêt brûlant qu'il manifestait vis-à-vis des surréalistes, chez lesquels il retrouvait un certain nombre de choses qui avaient fait irruption en lui-même au cours des années précédentes. [...] Il lisait les revues où Aragon et Breton proclamaient des idées qui, en un certain sens, venaient à la rencontre de sa propre expérience la plus profonde »¹³.

L'événement qui est au départ de la découverte du surréalisme par Benjamin, et qui va avoir sur son œuvre l'immense conséquence que l'on sait, c'est la lecture du *Paysan de Paris*, qui vient de paraître. « Il y a au commencement Aragon, *Le Paysan de Paris*, dont le soir au lit, je ne pouvais jamais lire plus de deux ou trois pages, mon cœur battant si fort qu'il me fallait poser le livre »¹⁴. C'est ainsi qu'en 1935 Benjamin explique à Theodor Adorno comment est né le projet du *Passagenwerk*. Lecture faite du livre d'Aragon, et sans doute après d'amples flâneries sur la Rive Droite, Benjamin et Hessel décident d'écrire ensemble un article sur les passages parisiens, qui demeurera inachevé¹⁵, puis Benjamin conçoit seul le projet d'un livre sur le

10. Ernst Bloch, qui passe lui aussi l'été de 1924 à Capri, n'est pas étranger à l'évolution philosophique de Benjamin; c'est à l'instigation de Bloch que Benjamin lit alors *Histoire et conscience de classe* de Lukacs, paru l'année précédente.

11. Cf. *Essais sur Bertolt Brecht*, traduction de Paul Laveau, Paris, François Maspero, coll. « Petite collection Maspero », 1969.

12. Walter Benjamin, *Histoire d'une amitié*, traduction de Paul Kessler, notes de Roger Errera, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Diaspora », 1981, p.153-165.

13. Scholem, *op. cit.*, 1981, p.157-158.

14. *Correspondance*, II, p. 163-164. En 1929, dans la *Literarische Welt*, dont il est un collaborateur régulier, Benjamin publie la traduction de trois fragments du *Paysan de Paris*, dont le texte sur la philatélie auquel fait écho dans *Sens unique* (1928) le texte intitulé « Boutiques de timbres » (*Sens unique*, précédé de *Enfance berlinoise* et suivi de *Paysages urbains*, traduction de Jean Lacoste, préface de J. Lacoste, Paris, Les Lettres Nouvelles-Maurice Nadeau, 1972; cf. p. 223-227).

15. De ce projet d'article, il reste un court texte entièrement rédigé et des notes; cf. *op. cit.*, 1989, p. 867-868 et 914-919.

même sujet, dont le titre de référence sera, jusque vers 1929, *Les Passages parisiens. Une féerie dialectique*. A Paris (1926-1927), puis à Berlin (1927-1929), Benjamin réunit des matériaux en vue de la rédaction de ce livre, qui ne sera finalement pas écrit, les ébauches et les notes devant par la suite constituer le dossier initial du *Passagenwerk*¹⁶, dont la conception d'ensemble date de l'« Exposé de 1935 ». Entre 1930 et 1935, des épreuves personnelles, le projet, sans cesse différé puis abandonné, d'un départ pour la Palestine, la montée en puissance et la victoire du nazisme, l'exil en France, une grande précarité de conditions de vie jusqu'à ce que l'Institut für Sozial Forschung en exil lui vienne en aide en 1935, conduisent Benjamin à mettre en sommeil le travail sur les passages. La rédaction de l'Exposé de 1935 marque la reprise des investigations documentaires relatives au *Passagenwerk*, mais, à compter de 1937, Benjamin travaille principalement à un essai sur Baudelaire, sorte de fragment détaché du grand ouvrage en préparation. Le projet du *Passagenwerk* ne cesse cependant de hanter Benjamin, comme en témoignent l'« Exposé de 1939 »¹⁷, qui investit le livre en devenir d'un contenu analytique sensiblement renouvelé – c'est l'époque de la découverte de l'écrit tardif de Blanqui, *L'Éternité par les astres*¹⁸ – et la rédaction durant l'hiver 1939-1940, après la période d'internement au camp de Clos-Saint-Joseph¹⁹, dans le chaos qui va bientôt l'engloutir, des « Thèses sur la philosophie de l'histoire »²⁰, introduction ou conclusion, comme on veut, à une

16. Sur ce premier *Livre des passages*, cf. les textes et notes d'*op. cit.*, 1989, p. 823-863 et 869-881.

17. *L'Exposé de 1935* comprend six sections: I – « Fourier ou les passages »; II – « Daguerre ou les panoramas »; III – « Grandville ou les expositions universelles »; IV – « Louis-Philippe ou l'intérieur », V – « Baudelaire ou les rue de Paris », VI – « Haussmann ou les barricades ». Dans l'exposé de 1939, les cinq sections A à E suivent l'ordre I, III, IV, V et VI de 1935, l'ancienne section II ayant disparu. Les deux « exposés » sont intitulés « Paris, capitale du XIXe siècle »: c'est sous ce titre que l'Exposé de 1935, dont l'édition originale date de 1955, a été publié dans *Œuvres* II, p. 122-138; il est repris avec l'Exposé de 1939 dans *op. cit.*, 1989, p. 35-59. C'est en 1935 que Benjamin choisit le titre définitif du *Passagenwerk*: « Paris, capitale (ou la capitale) du XIXe siècle ».

18. Benjamin lit l'essai de Blanqui (1872) à Paris, vers la fin de l'année 1937 (*Correspondance*, II, p. 231-232); cf. Miguel Abensour, « W. Benjamin entre mélancolie et révolution. Passages Blanqui » dans *Walter Benjamin et Paris*, p. 219-247.

19. Interné à la déclaration de guerre, Benjamin est libéré en novembre, grâce aux interventions d'Adrienne Monnier et de Jules Romains.

20. L'original allemand a paru en 1943 à New York; une traduction de Pierre Missac, proche ami parisien de Benjamin (*Passage de Walter Benjamin*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Esprit », 1987), a été publiée sous le titre « Sur le concept d'histoire » d'abord en 1947, *Les Temps modernes*, n° 25, p. 623-634), puis sous forme d'appendice à un volume d'œuvres de Blanqui publié par Miguel Abensour et Valentin Pelosse, (*Instructions pour une prise d'armes, L'éternité par les astres, hypothèse astronomique, et autres textes*, Paris, Éditions de la Tête de feuilles, coll. « Futur antérieur », 1972, p.187-199; le même texte, dans une traduction de M. de Gandillac intitulée « Thèses sur la philosophie de l'histoire », figure dans le recueil des *Œuvres*, II, p. 277-288. De l'œuvre qui est devenue le testament théorique – et le texte sans doute le plus commenté – de Benjamin, dans lequel l'espérance révolutionnaire est investie

somme qui, dans son inachèvement même et sous la forme d'un prodigieux montage de citations, était devenue sa mémoire du monde. En juin 1940, au moment de quitter Paris dans l'espoir de rejoindre Lisbonne et de partir pour les États-Unis, Benjamin confie à Georges Bataille, qui les met en lieu sûr, à la Bibliothèque Nationale, l'ensemble des documents relatifs au *Passagenwerk*²¹.

La découverte parisienne du surréalisme ne saurait être réduite à la seule lecture du *Paysan de Paris*. A Paris puis à Berlin, Benjamin prend connaissance de toute la production surréaliste du moment, et c'est aux surréalistes – notamment, outre Aragon: Breton, Crevel et Naville – qu'il pense quand il écrit à Scholem: « De plus en plus je rencontre chez de jeunes écrivains français des passages qui trahissent, ne serait-ce que par des fluctuations et des méprises, l'influence sur leur itinéraire d'un pôle, d'un magnétisme qui affole leur boussole; c'est sur lui que je règle ma course ». Dans le Berlin de 1928, Benjamin entrevoit l'imminence d'une rupture radicale dans le développement de son œuvre, au point que ce qu'il appelle son « projet », dont il souligne la « stricte actualité », semble aller bien au-delà de la rédaction du livre sur les passages dans sa première conception. Dans la même lettre, Benjamin poursuit: « Ce qui est véritablement actuel vient toujours à l'heure. Bien plus: la soirée ne peut commencer avant que ne soit arrivé cet hôte très attardé. On aboutit peut-être ici à une arabesque en forme de philosophie de l'histoire autour de la splendide formule prussienne: 'Plus le soir avance, plus les hôtes sont beaux'. Mais tout ceci ne me trompe pas sur les risques de ce travail, plus grand qu'en [sic] tout ce que j'ai jamais accompli jusqu'ici »²². De ce bouleversement intellectuel, à l'endroit duquel il éprouve un double sentiment d'exaltation et d'inquiétude, le plus fascinant de ses livres, *Sens unique*, porte exemplairement témoignage, en même temps qu'il

dans un messianisme utopique exempt de toute téléologie historiciste, Michaël Lowy voit « un des documents les plus radicaux, novateurs et visionnaires de la pensée révolutionnaire depuis les *Thèses sur Feuerbach* de Marx » (« A l'écart de tous les courants et à la croisée des chemins: Walter Benjamin » dans *Rédemption et utopie. Le Judaïsme libertaire en Europe centrale. Une étude d'affinité élective*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 1988, p. 121-161; citation: 160-161).

21. En juin 1940, Benjamin quitte Paris pour Lourdes, puis Marseille, enfin Banyuls-sur-Mer, où il est pris en charge par Lisa Fittko. Le 25 septembre, à Port-Bou, Benjamin, qui a un visa d'entrée aux États-Unis mais n'a pas le visa de sortie de France récemment institué, que les apatrides ne peuvent obtenir, est retenu avec deux compagnons de route par la police espagnole, qui menace de remettre les fugitifs à la police française. Dans la nuit, Benjamin, persuadé qu'il sera livré à la Gestapo, se suicide; le lendemain, ceux qui l'avaient accompagné sont autorisés à entrer en Espagne. Benjamin est certainement enterré dans le cimetière de Port-Bou, mais sa tombe n'a pu être identifiée; le manuscrit qu'il transportait dans une sacoche dont il ne se séparait jamais n'a pas été retrouvé (cf Lisa Fittko, *Le Chemin des Pyrénées, Souvenirs 1940-1941*, traduction de Léa Marcou, Paris, Maren Sell, 1985, p. 149-165). Les papiers laissés par Benjamin dans son appartement parisien ont été saisis par la police allemande mais n'ont pas été détruits; ils se trouvent aux archives est-allemandes de Postdam.

22. *Correspondance*, I, p. 436.

en marque les limites. Quitter la remémoration d'un futur rêvé pour la prise en compte du seul présent, l'onirisme des passages pour « l'éveil » de la rue à sens unique, ce n'est certes pas dépoétiser le monde, mais c'est établir la nécessité de penser à la fois le rêve, l'objet, l'événement, le langage, d'une part, l'histoire, d'autre part. « Dans la philosophie de Benjamin, écrit Ernst Bloch dans un texte sur *Sens unique*²³, chaque intention 'meurt de la vérité', et la vérité se divise en 'idées' immobiles entourées de leur halo: les 'images' ». La rue à sens unique impose l'idée d'un cheminement irréversible, inéluctable, dont seule l'énigme du point à l'infini peut contredire l'exigence de sens qu'elle manifeste. Contre le jugement de Bloch qui, dans le même texte²⁴, écrit que *Sens unique*, dont il a été l'un des premiers commentateurs, représente « de façon typique la pensée surréaliste », on est conduit à considérer que Benjamin est là au point de tension le plus extrême entre l'intériorisation de l'expérience intellectuelle du surréalisme et ce qui, dans le même temps, sollicite également sa sensibilité et sa pensée: « Cette rue s'appelle rue Asja Lacis, du nom de celle qui en fut l'ingénieur et la perça dans son auteur »²⁵. C'est à cette époque (1928) que Benjamin écrit pour le *Literarische Welt* l'article « Le surréalisme. Le dernier instantané de l'intelligentsia européenne »²⁶, qui paraît en février 1929.

Ce court texte se présente pour l'essentiel comme une tentative de restitution, dans le langage de la théorie²⁷, d'une expérience personnelle intensément vécue. C'est à travers la pensée de Benjamin, en référence à ses catégories d'analyse, que le surréalisme est envisagé, au point qu'on ne peut manquer de se demander, en lisant ces pages à bien des égards énigmatiques, si nous n'avons pas là un écrit intime « masqué » plutôt que l'exposé didactique que l'auteur, compte tenu qu'il écrivait pour un public non averti, a certainement eu l'intention de produire. Le surréalisme intervient ainsi

23. « La forme de la revue dans la philosophie » dans *Héritage de ce temps*, traduction de Jean Lacoste, Paris, Payot, coll. « Critique de la politique », 1978, p. 340-343; cette citation à la p. 343. Ce texte est publié avec quelques autres sous le titre d'ensemble « Surréalismes pensants » (p. 339-379).

24. Bloch, *op. cit.*, p. 340.

25. *Sens unique*, p. 147.

26. *Œuvres*, I, p. 297-314; l'article n'a pas été repris dans les extraits des *Œuvres* publiées au format de poche, sous le titre *L'Homme, le langage et la culture. Essais*, Paris, Denoël-Gonthier, coll. « Médiations », 1974, et *Essais*, Paris, Denoël-Gonthier, 1983, 2 vol. coll. « Médiations », I, 1922-1934, II, 1935-1940.

27. Sur l'évaluation philosophique de l'influence du surréalisme sur la pensée de Benjamin, cf Bernd Witte, *Walter Benjamin. Une biographie*, traduction d'André Bernold, Paris, Éditions du Cerf, coll. « La nuit surveillée », 1988, p. 107-138, et Rolf Tiedemann, *Études sur la philosophie de Walter Benjamin*, traduction de Rainer Rochlitz, préface de Theodor W. Adorno, post-scriptum de l'auteur, Arles, Actes Sud, 1987, p. 149-158. Pour une manière stimulante d'aborder la pensée de Benjamin, cf. le numéro spécial que lui a consacré la *Revue d'esthétique*, 1, 1981, sous la direction de Marc B. de Launay (auteur d'une très utile bibliographie, p. 177-178) et de Marc Jimenez.

comme moment d'un procès théorique – et historique –, qui conduirait du nihilisme révolutionnaire au communisme. A cet égard, l'article sur le surréalisme fait système avec, entre autres, les « Thèses » de 1940, qui devaient conclure deux décennies de réflexion sur la révolution, à l'aube d'une conversion au messianisme utopique d'inspiration fouriériste; plus précisément, le texte sur le surréalisme est écrit alors que Benjamin en entreprend le « dépassement » dans le communisme radical, tracé théorique qui, après 1931, va connaître une nouvelle inflexion. Plus immédiatement, cet article est donné par Benjamin pour un fragment du livre en projet sur les Passages: c'est « un paravent mis devant les Passages parisiens », il « contient quelques prolégomènes au travail sur les Passages »²⁸. Pour Benjamin, au moment où s'achève la période des « rêves », qui a été marquée par la primauté de l'expérimentation sur le langage, le surréalisme entre dans une période de mutation: considéré dans son développement historique, il porte la marque d'un inaccomplissement. Les surréalistes ont défini un rapport nouveau à la révolution à partir d'une saisie du monde opérée à travers les « objets » – par ailleurs avatars benjaminien de la « marchandise » – par lesquels ce monde se donne à nous. « Il [le surréalisme] rencontra d'abord les énergies révolutionnaires qui apparaissent dans le 'suranné', dans les premières constructions en fer, les premières usines, les plus vieilles photos, les objets qui commencent à mourir, les pianos de salon, les vêtements de plus de cinq ans, les lieux de réunion mondaine lorsqu'ils commencent à passer de mode. Le rapport de ces objets à la révolution, voilà ce que ces auteurs ont compris mieux que personne. Avant ces voyants et ces déchiffreurs de signes personne n'a saisi de quelle manière la misère, non seulement la misère sociale mais autant la misère architecturale, la misère de l'intérieur, les objets asservis et asservissants, se transforment en nihilisme révolutionnaire. Pour ne rien dire du 'Passage de l'Opéra' d'Aragon, Breton et Nadja sont le couple qui convertit, sinon en action, du moins en expérience révolutionnaire tout ce que nous avons appris au cours de tristes voyages en train (les chemins de fer commencent à vieillir), au cours de maudites après-midi de dimanches dans les quartiers prolétariens des grandes villes, dès le premier regard à travers les fenêtres mouillées d'un nouvel appartement ». On ne s'étonnera pas que Benjamin situe, « au centre de cet univers d'objets », le « plus rêvé de ces objets, Paris lui-même ».

Benjamin discerne une évolution du surréalisme le conduisant d'une position initiale « contemplative » vers « l'opposition révolutionnaire », qui est une réponse à « l'hostilité de la bourgeoisie à toute déclaration de liberté spirituelle radicale ». Rien n'illustre mieux la transformation en cours que la simultanéité (juillet-août 1925) de ces deux événements que sont le « scandale » du banquet Saint-Pol Roux et la prise de position contre la guerre du Rif. Cette dialectique de la politisation est sous-tendue par une sorte de

28. *Correspondance*, II, p. 15, 19.

constituant invariant de la pensée surréaliste, qui est son rapport à la liberté. « Depuis Bakounine – mais Benjamin évoque aussi Lautréamont et Rimbaud – l'Europe a manqué d'une idée radicale de la liberté. Les surréalistes ont cette idée. Les premiers, ils se sont débarrassés de l'idéal refroidi cher aux humanistes libéraux et moralisateurs ». La question se pose alors de savoir si le surréalisme a su « lier la révolte à la révolution ». La réponse est à la mesure de la complexité d'une question qui, pour Benjamin, est d'autant moins triviale qu'il n'entend nullement confronter le surréalisme à une problématique purement politique. Il est vrai que « si la double tâche des intellectuels révolutionnaires est de renverser la domination intellectuelle de la bourgeoisie et d'entrer en contact avec les masses prolétariennes », on doit considérer que « devant la deuxième partie de cette tâche ils ont presque entièrement renoncé ». Mais on ne peut renoncer à quelque chose dont on n'a pas la représentation: ces intellectuels n'ont pas vu ce que l'entreprise – cette supposée seconde tâche – a d'illusoire dans la phase prérévolutionnaire, ce que montre Trotsky (cité par Benjamin) dans *Littérature et révolution*. Les surréalistes ont fait œuvre utile autrement, où l'on retrouve les prémisses dont nous étions partis. En entreprenant de subvertir la réalité, ils ont rendu celle-ci susceptible de répondre à l'exigence révolutionnaire, d'où cette conclusion, dont est exclu tout paradoxe: « Pour l'instant, les surréalistes sont les seuls qui aient compris l'ordre [que le Manifeste communiste] nous donne aujourd'hui »²⁹. On ne serait pas éloigné de la pensée de Benjamin en disant, pour utiliser un autre langage, que le changement de la réalité est une condition de la transformation du monde, qui serait à son tour une condition du changement de la vie.

Après l'article de 1929, dont nous avons proposé une lecture très partielle qui est loin d'en épuiser la complexité analytique, Benjamin ne reviendra plus sur le surréalisme, même si, à l'occasion d'un bref séjour à Paris au début de 1930, il suit « de près » la crise consécutive à la publication du *Second manifeste*³⁰. Ce dernier voyage à Paris avant l'émigration clôt ce que l'on pourrait appeler la période « surréaliste » de Benjamin, dont on a montré qu'elle s'inscrit à l'intérieur de la période « Asja Lacis », *Sens unique* et l'article sur le surréalisme, notamment, se situant chez Benjamin au lieu de jonction des deux sensibilités philosophiques et politiques qui sollicitent alors sa réflexion.

Durant les années 1926-1930, Benjamin ne semble pas avoir cherché à entrer en relation avec les surréalistes, mais c'est sans doute de cette époque que datent les lettres à Breton, dont Scholem nous dit qu'elles sont « perdues ou introuvables »³¹. Cette apparente extrême réserve à l'égard des

29. Voir *Œuvres*, I, p. 302, 303, 306, 310, 313, 314.

30. *Correspondance*, II, p. 29, où il est question d'un article de Benjamin publié dans (ou destiné à) la *Literarische Welt* à propos du pamphlet « Un cadavre ».

31. *Op. cit.*, I, p. 9; les lettres de Benjamin à Breton pourraient dater de 1927-1928.

surréalistes semble relever d'un éclairage non pas particulier mais général. « Il est très rare, écrit Benjamin, il est extraordinairement rare de nouer avec un Français une relation capable de dépasser le premier quart d'heure de conversation »³², constat auquel fait écho Scholem: « il était [dans le Paris de 1927] extrêmement difficile pour un étranger d'avoir des contacts étroits avec les Français »³³. Benjamin n'approchera quelque peu les surréalistes que bien plus tard, durant l'époque de l'émigration, à l'occasion de l'épisode de *Contre-attaque* notamment³⁴. Quelle que soit l'importance que l'on accorde aujourd'hui à la présence de Benjamin aux séances du Collège de sociologie, dont il suit les travaux, nous dit Pierre Klossowski, « avec autant de consternation que de curiosité »³⁵, on ne saurait l'inscrire dans le sillage de la rencontre avec le surréalisme: par contre, on ne peut qu'être frappé par l'importance qu'il accorde à ce moment, dans son exploration de la pensée utopique, à l'œuvre de Fourier³⁶, que Breton lira bientôt.

Michel Izard

32. *Ibid.*, p. 406.

33. Scholem, *op. cit.*, p. 153.

34. Cf. Denis Hollier, *Le Collège de sociologie*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1979, p. 368.

35. Citation complète de Klossowski extraite de sa « Lettre sur Walter Benjamin » (*Mercur de France*, n° 315, 1952) dans Hollier, *ibid.*: « Je l' [Benjamin] avais rencontré à l'époque où je participais aux agglutinations Breton-Bataille (Contre-attaque), peu avant d'« acéphaliser » avec ce dernier, toutes sortes de choses que Benjamin suivait avec autant de consternation que de curiosité. Bien que Bataille et moi fussions alors en opposition avec lui sur tous les plans, nous l'écoutions avec passion ». A propos des séances du Collège, cf. Hollier, *op. cit.*, p. 586-587, où est repris un article de Klossowski, *Le Monde*, 1969: « Discrètement, écrit-il de Benjamin, il voulait nous retenir sur la 'pente'; malgré une apparence d'incompatibilité irréductible, nous risquions de faire le jeu d'un pur et simple 'esthétisme pré-fascisant' ». Klossowski a donné la première traduction (non exhaustive) de l'article sur « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanique », paru dans le *Zeitschrift für Sozialforschung* (5, 1936), devenu « L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » dans la traduction de Gandillac (*Oeuvres*, II, p. 172-210); il a également traduit un fragment de l'essai sur les *Affinités électives*, paru sous le titre « L'angoisse mythique chez Goethe » dans le premier numéro spécial des *Cahiers du Sud* (auxquels Benjamin avait donné son « Haschich à Marseille » en 1935) sur le romantisme allemand (1937), non repris dans le second (1949). Nous connaissons mal la nature des relations qu'ont entretenues l'un avec l'autre Benjamin et Bataille, aussi est-il peu prudent de parler de « l'étroitesse de leurs liens » (Jochen Hörisch, dans *Walter Benjamin et Paris*, p. 348) sur fond d'une estime et d'une confiance mutuelles incontestables.

36. On a vu (cf. les « Exposés » de 1935 et 1939) la place ménagée à Fourier dans le *Passagen-werk*, notamment à partir de la conception phalanstérienne de l'architecture des passages. On sait que Benjamin s'intéressait beaucoup à Fourier à l'époque où il participait aux réunions du Collège de sociologie (cf. Witte, *op. cit.*, p. 239 et 241). Cela ne suffit certainement pas pour affirmer avec Bischof et Lenk (*Walter Benjamin et Paris*, p. 179) que c'est Benjamin « qui attirera sur Fourier l'attention du groupe de Bataille, puis, par ricochet, celle d'André Breton ». En 1935, au moment de sa rencontre avec Benjamin, Klossowski s'intéressait aussi à Fourier (Hollier, *op. cit.*, p. 386-387). Sans doute doit-on par contre à Benjamin la construction de l'opposition Marx-Fourier comme emblématique de l'alternative matérialisme historique-messianisme utopique.